

Solitude intérieure et désert de l'écriture

Abla Farhoud, *Splendide solitude*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 208 p., 20,95 \$.

Claire Varin, *Désert désir*, Laval, TROIS, 2001, 180 p., 22 \$.

André Vacher, *La Louve*, Waterloo, Michel Quintin, 2001, 184 p., 16,95 \$.

Geneviève Forest

Number 106, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Forest, G. (2002). Review of [Solitude intérieure et désert de l'écriture / Abla Farhoud, *Splendide solitude*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 208 p., 20,95 \$. / Claire Varin, *Désert désir*, Laval, TROIS, 2001, 180 p., 22 \$. / André Vacher, *La Louve*, Waterloo, Michel Quintin, 2001, 184 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 25–26.

Abla Farhoud, *Splendide solitude*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 208 p., 20,95 \$.

Claire Varin, *Désert désir*, Laval, TROIS, 2001, 180 p., 22 \$.

André Vacher, *La Louve*, Waterloo, Michel Quintin, 2001, 184 p., 16,95 \$.

Solitude intérieure et désert de l'écriture

*Abla Farhoud, simple et vraie, atteint une profondeur à laquelle Claire Varin
et André Vacher semblent eux aussi prétendre. Ce ne sont,
dans leur cas, que des prétentions en effet.*



ROMAN
Geneviève Forest

L'ÉCRITURE AU JE COMPORTE SES DANGERS : même le plus averti des critiques ne pourra s'empêcher, ne serait-ce que par-devers lui, de soupçonner l'auteur d'avoir succombé à la tentation autobiographique. Et cela d'autant plus que la narration à la première personne annonce généralement une matière intime. De la matière intime, du je, Abla Farhoud et Claire Varin nous en donnent. La première s'en tire mieux que la seconde ; quant à André Vacher, malgré sa narration à la troisième personne, il démontre à l'envi que les bons sentiments ne font pas toujours les bons livres.

Le deuil, sans fard

Connue comme dramaturge, Abla Farhoud s'est avec bonheur improvisée romancière, en 1998, avec *Le bonheur a la queue glissante* (l'Hexagone), qui remportait en 1999 le prix France-Québec. Les prix ne font évidemment pas foi de tout ; il reste que l'écrivaine, dans son roman consacré à une femme humble et intelligente, montrait comment elle pouvait se mettre au service de son sujet. Son personnage campé à la première personne commandait une écriture simple mais sans simplisme ; voilà qui caractérise également *Splendide solitude*, bien que la narratrice appartienne à un milieu complètement différent.

On aurait bien envie de la détester, cette femme au mitan de la cinquantaine qui se désole : frigo plein, salon feutré, œuvres d'art, fric et (beau) froc, et pourquoi pas une chirurgie esthétique en surplomb ! On serait dans les années cinquante, cette femme aurait tout d'une héroïne à la Duras première manière, celle du *Marin de Gibraltar*, disons. Justement, la narratrice de *Splendide solitude* a perdu son marin à elle, qui l'a quittée, et ses enfants, qui sont partis. Seule, donc, et malade par surcroît, elle se plonge dans l'exploration et l'expression de son moi. « Je n'ai pas de soucis matériels. Aucun souci. Sauf celui de comprendre pourquoi j'ai vécu, pour qui j'ai vécu, pourquoi je meurs si souvent », avoue-t-elle.

L'écriture d'Abla Farhoud, simple encore, comme dans *Le bonheur a la queue glissante*, n'est cependant nullement simpliste, jamais. Le livre ? L'inventaire des deuils d'une femme, pourrait-on résumer. Le décompte, en 200 pages, de tous ceux qui vous ont mise à mort, sans nécessairement le vouloir du reste, et sans que vous soyez complètement innocente non plus.

La structure du roman — des allers-retours entre présent et passé — est fort efficace. Le monologue intérieur de la narratrice suit une logique implacable, qui récapitule les débuts de l'existence jusqu'au moment actuel. Pour la narratrice, il s'agit de poser un regard sur les événements les plus significatifs de sa vie, sur ses choix : tout cela devait-il forcément la conduire à cette solitude qui est la sienne et que maintenant elle revendique ? De même, ce bilan la pousse à s'interroger sur ce que signifie être une femme et sur l'héritage qu'une mère transmet à ses filles. Transmet-elle forcément l'habitude de la concession ? Ce faisant, Abla Farhoud décrit le parcours d'une quinquagénaire qui ne peut même plus se rabattre sur son corps qui la lâche, qui en est rendue, donc, à cette « splendide solitude » avec elle-même. En prime, l'auteure livre, avec nuances et sensibilité, une réflexion sur les rapports entre hommes et femmes d'une assez grande puissance. *Splendide solitude* se présente dès lors, par la bande et par l'entremise de la fiction, comme un constat réussi de ces mêmes rapports toujours irrésolus, après trente-cinq ans de féminisme actif.

Un désert qui laisse froid

En comparaison, *Désert désir* apparaîtra d'une désespérante vacuité. Que Claire Varin ait soutenu une thèse de doctorat sur Clarice Lispector, on veut bien. Qu'elle semble se réclamer de la grande écrivaine brésilienne, on tique un peu. En un mot comme en cent, ce roman ennue plus que la pluie.

Monologue intérieur, encore : un je lancinant se répand. En sortirions-nous indemnes (pour utiliser une formule aussi vide que consacrée) ? Hélas ! oui. En fait, nous en sortirions insensibles, tant ce roman semble dater.

C'était l'époque où j'hésitais entre la sainteté et la sagesse. Depuis près de vingt ans, j'avais égrené un chapelet d'amants. [...] Je renonçais maintenant à la sensation pour la sensation ou pour le plaisir de ceux dans le regard de qui je contempnais mon propre mystère,

commence la narratrice. Du creux de sa solitude, elle s'est alors inventé Ibraïm, personnage imaginaire issu de l'ère préislamique qui est « à l'origine de [s]on coup de foudre pour le désert » et avec qui elle entretient une sorte de « dialogue » mystique. Puis elle rencontre Éfrit, un soufi d'origine algérienne qui fait office de parapsychologue et de voyant, et accepte de l'aider à réaliser son rêve d'un séjour dans le désert. Vrai mage, faux prophète, gourou ? On s'accordera pour un mélange des trois : a beau fasciner qui vient de loin. En tout cas, il sera son « guide dans le monde matériel ».

La narratrice partira donc pour le Sahara, car elle cherche par la grâce du vide et de l'immensité à mieux se retrouver, à se régénérer. À résoudre



Abla Farhoud

Les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – a publié des textes inédits de nombreux écrivains importants du Québec et de la francophonie.

À lire dans le numéro de avril 2002



Des essais de
Jacques Allard,
Jean Blot,
Suzanne Jacob,
Marcel Trudel.

Des fictions de
Gaétan Soucy,
Vénus Khoury-Ghata,
Naïm Kattan,
Véronique Bessens.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES. LE NUMÉRO : 10 \$.

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

- | | |
|--|-------|
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| <input type="checkbox"/> INSTITUTIONS | 35 \$ |
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

Ci-joint, chèque ou mandat à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

CASIER POSTAL 87
SUCCURSALE PLACE DU PARC
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 4A3

TÉLÉPHONE : (514) 499-2836
lesecrets@internet.uqam.ca

de graves questions comme l'amour, la foi, la spiritualité... Pour cette femme jadis emportée dans le tourbillon stérile des relations éphémères, il s'agit en somme de trouver un sens à l'existence. Le sens ne saurait venir des hommes ; pourrait-il venir de Dieu ? Le désert apparaîtra comme la planche de salut, comme le lieu symbolique du ressourcement. La satisfaction du désir charnel n'était pas gage de bonheur. Du reste, la narratrice était plutôt engagée dans une quête qui lui permettait de renouer avec l'essence même du désir. Le désert en est-il la porte d'entrée ?

Le monde arabe occupant tous les esprits depuis les événements que l'on sait, *Désert désir* crée donc un lien artificiel avec l'actualité. Mais ce roman vaguement mystique nous livre surtout, dans un style plutôt verbeux, une énigme variation sur un désert magnifié et mythifié, mi-réel mi-imaginé. Mythifié aussi, que l'islam dépeint ici. En fait, sur la spiritualité, de même que sur le féminin et le sempiternel thème du désir, Claire Varin aligne les lieux communs. Et l'utilisation du cadre de l'islam n'arrange rien : si l'auteure a dessiné son projet avant le 11 septembre, on en dira au mieux que l'opportunisme apparent était bien involontaire.



Philosophie amérindienne 101

La Louve, d'André Vacher, nous propose également une incursion dans l'univers de la spiritualité. Ici, les grands espaces ne sont pas ceux du Sahara mais de la baie James. Le héros du roman est Tukonao, fils de la Louve et digne membre de la tribu naskapie. Il fait fonction de guide pour les riches États-Uniens amateurs de chasse et de pêche qui, l'été, débarquent à la baie James comme s'ils étaient chez eux. L'auteur en profitera pour opposer l'arrogance de ces richards à la dignité des Indiens qui, cet été-là, risquent bien des malheurs : les Blancs projettent en effet de construire, sur le lac Kaniapiscou, le « plus grand complexe hydroélectrique du continent ».

On aura compris que Vacher, pour quelque obscure raison connue de lui seul, campe son roman dans la période qui précède la réalisation du fameux projet. Ce faisant, il présente une image complètement folklorique des Amérindiens : celle d'un peuple que la civilisation blanche n'a pas encore perverti, qui perpétue depuis des siècles des traditions en harmonie avec la Nature et le territoire, qui veut conserver son mode de vie simple mais combien proche de l'essentiel et du Divin. Descriptions (usées) de la faune et de la flore du Grand Nord, exposé sur les techniques de chasse, de pêche et de trappe, rappel des valeurs, us, coutumes, mœurs, croyances millénaires des Amérindiens : aucun doute, *La Louve* est bien de ces romans de style pré-Agaguk dans lesquels l'autochtone est magnifié et le Blanc – ainsi que le gouvernement – satanisé. Car tout, pour l'auteur, devient prétexte à mettre en parallèle la cupidité (donc la bêtise) des Blancs et la sagesse des autochtones. Quant au lecteur, lui, il est crétinisé.

Le roman, naïf, s'adresse peut-être aux ados. Il n'empêche que, même pour des jeunes, le manichéisme de Vacher est outrancier. L'auteur nous offre une ode à l'Indien dépossédé ! On se demande au bout du compte à quelle pertinence peut prétendre ce roman aux innombrables clichés. Plus autochtone que les autochtones, l'auteur refait l'Histoire : grâce à la Louve, mémoire vive de la tradition naskapie, et à son fils Tukonao, le développement de la baie James n'aura pas lieu !

